

Vers l'analyse – p. 7

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,
Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;
U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;
O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
– O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! –

Arthur Rimbaud, « Voyelles », 1883.

Vers l'analyse – p. 9

Vous auriez bien dû rester neutre ;
Où vais-je vous larder, dindon ? ...
Dans le flanc, sous votre maheutre ? ...
Au cœur, sous votre bleu cordon ? ...
- Les coquilles tintent, ding-don !
Ma pointe voltige : une mouche !
Décidément... c'est au bedon,
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, 4, 1897.

Vers l'analyse – p. 11

Gusman. – Quoi ? ce départ si peu prévu serait une infidélité de Don Juan ? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

Sganarelle. – Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage.

Gusman. – Un homme de sa qualité ferait une action si lâche ?

Sganarelle. – Eh oui, sa qualité ! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses.

Gusman. – Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

Sganarelle. – Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

Molière, *Dom Juan*, I, 1, 1665.

Vers l'analyse – p. 13

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules
depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre, de la Butte
qui t'a nourrie, du Sacré Cœur contre
lequel tu t'es blottie
Paris a disparu et son énorme flambée
Il n'y a plus que les cendres continues
La pluie qui tombe
La tourbe qui se gonfle
La Sibérie qui tourne
Les lourdes nappes de neige qui remontent
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier
désir dans l'air bleui
Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien
et de la petite Jehanne de France*, 1913.

Vers l'analyse – p. 15

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange
une aspiration à reprendre contenance
après avoir subi l'épreuve de l'expression.
Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange
jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus
se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se
rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité,
un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de
rafraîchissement, de parfums suaves, certes, – mais
souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion
prématurée de pépins.
Francis Ponge, « L'orange »,

Le parti pris des choses, 1942.

Vers l'analyse – p. 17

Des bêtises ! répéta Souvarine. Votre Karl Marx en est encore à vouloir laisser agir les forces naturelles. Pas de politique, pas de conspiration, n'est-ce pas ? tout au grand jour, et uniquement pour la hausse des salaires... Fiches-moi donc la paix, avec votre évolution ! Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il ne restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera-t-il un meilleur.

Émile Zola, *Germinal*, 1885.

Vers l'analyse – p. 19

Sous la loge de verts rameaux, jonchée d'herbes fraîches, Iseut s'étendit la première. Tristan se coucha près d'elle et déposa son épée nue entre leurs corps. Pour leur bonheur, ils avaient gardé leurs vêtements. La reine avait au doigt l'anneau d'or aux belles émeraudes que Marc lui avait donné au jour des épousailles ; ses doigts étaient devenus si grêles que la bague y tenait à peine. Ils dormaient ainsi, l'un des bras de Tristan passé sous le cou de son amie, l'autre jeté sur son beau corps, étroitement embrassés ; mais leurs lèvres ne se touchaient point. Pas un souffle de brise, pas une feuille qui tremble. À travers le toit de feuillage, un rayon de soleil descendait sur le visage d'Iseut qui brillait comme un glaçon. Or, un forestier trouva dans le bois une place où les herbes étaient foulées.

Béroul, *Le Roman de Tristan et Iseult*,
trad. Joseph Bédier, 1900.

Exercice 7 p. 21

Madame de Volanges marie sa fille : c'est encore un secret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choisi pour gendre ? Le compte de Gercourt. Qui m'aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt ? [...] Je gagerais que, malgré les soixante mille livres de rente de la petite Volanges, il n'aurait jamais fait ce mariage, si elle eût été brune, ou si elle n'eût pas été au couvent. Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot : il le sera sans doute un jour ; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse : mais le plaisant serait qu'il débutât par là. Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter !

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782.

Vers l'analyse – p. 21

[...] les Anciens avaient pour habitude,
dans les livres qu'ils écrivaient jadis,
de s'exprimer avec une grande obscurité
pour que ceux qui viendraient après eux
et qui devraient étudier leur pensée
puissent commenter leurs textes
et y ajouter leur propre lecture.

Lais bretons (XII-XIII^e siècle) : *Marie de France et ses contemporains*,
« Prologue », éd. et trad. Nathalie Koble et Mireille Séguy, 2018.

Vers l'analyse – p. 23

Une jeune femme délaissée par son amoureux laisse éclater sa douleur au moment de lui écrire une lettre.

Qu'est-ce que je deviendrai ? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu : j'espérais que vous m'écriviez de tous les endroits où vous passeriez, et que vos lettres seraient fort longues ; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir [...]. Hélas que je suis à plaindre de ne partager pas mes douleurs avec vous et d'être toute seule malheureuse ! Cette pensée me tue, et je meurs de frayeur que vous n'ayez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs.

Gabriel de Guilleragues, *Lettres portugaises*, 1669.

Vers l'analyse – p. 25

Figaro, seul, se promenant dans
l'obscurité, parle du ton le plus sombre.

- Que je voudrais bien tenir un de ces
puissants de quatre jours, si légers sur
le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne
disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que
les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux
lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de
blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a
que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3, 1778.

Vers l'analyse – p. 27

Iphicrate est un maître et Arlequin son valet ; après un naufrage, ils se retrouvent sur une île où les rôles sont inversés : les valets sont devenus les maîtres et les maîtres sont devenus valets.

Iphicrate : Avançons, je t'en prie.

Arlequin : Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

Iphicrate : Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et, en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

Arlequin, *en badinant* : Badin, comme vous tournez cela.

Marivaux, *L'Île des esclaves*, I, 1, 1725.

Vers l'analyse – p. 29

Le jour tombait, un humide crépuscule
agaçait les nerfs, il regarda la tombe et
y ensevelit sa dernière larme de jeune
homme, cette larme arrachée par les
saintes émotions d'un cœur pur, une de
ces larmes qui, de la terre où elles tombent,
rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras,
contempla les nuages et, le voyant ainsi, Christophe
le quitta.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, 1835.

Vers l'analyse – p. 31

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait. Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru.

Guy de Maupassant, *Bel Ami*, 1885.

Vers l'analyse – p. 33

Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, [...] celui qui en est le maître [...] attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être blessée, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun [...]. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir [...] ; c'est pour représenter une extrême vengeance.

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais I*, 1580.

Vers l'analyse – p. 35

Au XVIII^e siècle, alors que l'île de Tahiti vient d'être découverte, un Tahitien tente d'avertir ses compatriotes sur le danger de la venue des Européens.

Pleurez, malheureux Otaïtiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux [...]. Un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière, et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Ô Otaïtiens, ô mes amis, vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir, mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent et qu'ils vivent.

Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772.

Vers l'analyse – p. 37

J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai
pour une belle n'engage point mon âme
à faire injustice aux autres [...]. [...] je
ne puis refuser mon cœur à tout ce que
je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage
me le demande, si j'en avais dix mille, je les
donnerais tous.

Molière, *Don Juan*, I, 2, 1682.

Vers l'analyse – p. 39

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé,
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.
Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé ;
Adieu, plaisant Soleil, mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Ronsard, « Je n'ai plus que les os », *Derniers vers*, 1586.

Vers l'analyse – p. 41

Il me faut chanter ce que je ne voudrais pas
Tant j'ai à me plaindre de celui dont je suis
l'amie.

Car je l'aime plus que toute chose qui soit.
Après de lui n'ont de valeur ni la pitié ni la courtoisie,
Ni ma beauté ni mon mérite ni mon esprit,
Aussi suis-je trompée et trahie,
Comme je devrais l'être si je n'étais pas jolie.

La Comtesse de Die, « Chanson », fin du XII^e.

Vers l'analyse – p. 43

Le comte. – Oh ! grâce ! grâce, ami !
Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je
t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et
chantant dès le matin.

Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, I, 2, 1775.

Vers l'analyse – p. 45

[...] [L]es soirs où elle traînait son mari dîner dans le faubourg Saint-Germain, Swann, restant farouchement dans son coin, ne se gênait pas, s'il voyait Odette se faire présenter à quelque dame nationaliste, de dire à haute voix : « Mais voyons, Odette, vous êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait une platitude de votre part de vous faire présenter à des antisémites. Je vous le défends. » Les gens du monde après qui chacun court ne sont habitués ni à tant de fierté ni à tant de mauvaise éducation. Pour la première fois ils voyaient quelqu'un qui se croyait « plus » qu'eux. On se racontait ces grognements de Swann, et les cartes cornées pleuvaient chez Odette. »

Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, 1921-1922.

Vers l'analyse – p. 47

Tout..... ces richesses antique..... ,
dédaigné..... par les dames à la mode, ces
merveilleux meubles d'ébène sculpté....., ces
lustres à girandoles de cristal, dont les branchages
dorés lançaient du sein des bougies rose..... des lis
brillant..... ; ces horloges gothique....., chefs-d'œuvre
de ciselure et d'émail ; ces paravents brodé..... de figures
chinois....., ces énorme..... potiches du Japon,
gonflé.....
de fleurs rare..... ; ces dessus de porte en grisaille ou en
couleurs de Boucher ou de Watteau, jetaient la nouvelle
propriétaire dans d'indicible..... extases.

Alexandre Dumas, *Le Collier de la reine*, 1849-1850.

Vers l'analyse – p. 49

Et pourquoi (juger)-vous leur nourriture
détestable ? Y (goûter)-
vous ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur (sembler)
..... bon ou
moins bon ? Parce qu'une nourriture (être)
différente de la nôtre, (devoir)
.....-on la trouver répugnante ? Ils (manger)
..... des œufs de fourmi,
des tripes d'oiseau. Nous (manger) des
tripes de porc ! Et des escargots ! [...]
Le cardinal, qui n'(interrompre) pas le
dominicain, (sembler) attentif
à cette argumentation nouvelle, qui (s'intéresser)
..... aux coutumes des peuples. Il (faire)
..... remarquer qu'il (s'agir)
..... là d'un terrain de discussion des plus délicats, où
nous (risquer) d'être constamment
ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que
nous (avoir) de nos propres usages, lesquels
nous (sembler) de ce fait très
supérieurs aux usages des autres. Sauf quand il (s'agir)
..... d'esclaves-nés, (dire)
le philosophe. Car on (voir) bien que les
Indiens (vouloir) presque aussitôt
acquérir nos armes et nos vêtements.

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid*, 1922.

Exercice 4 p. 51

Aujourd'hui encore, je m'étonne du peu que je sais sur (mon père). Il a aimé, pourtant, il a voulu vivre, il s'est vu mourir ; cela suffit pour faire tout un homme. Mais de cet homme-là, personne, dans ma famille, n'a su me rendre curieux. Pendant plusieurs années, j'ai pu voir, au-dessus de mon lit, le portrait d'un petit officier aux yeux candides, au crâne rond et dégarni, avec de fortes moustaches : quand ma mère s'est remariée, le portrait a disparu. Plus tard, j'ai hérité de livres qui lui avaient appartenu.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, 1964.

Vers l'analyse – p. 51

Elle songeait quelquefois que c'étaient là pourtant les plus beaux jours de sa vie, la lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu, sans doute, s'en aller vers des pays à noms sonores où les lendemains de mariage ont de plus suaves paresse ! Dans des chaises de poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées, écoutant la chanson du postillon, qui se répète dans la montagne avec les clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. Quand le soleil se couche, on respire au bord des golfes le parfum des citronniers ; puis, le soir, sur la terrasse des villas, seuls et les doigts confondus, on regarde les étoiles en faisant des projets. Il lui semblait que certains lieux sur la terre devaient produire du bonheur, comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

Exercice 1 p. 52

Il avait réussi peu à peu à maîtriser toutes ses manies stupides, il en avait même moins maintenant qu'il n'était normalement toléré ; il ne collectionnait même pas - ce que, au vu de tous, les gens normaux faisaient - les timbres-poste. Il ne s'arrêtait jamais au milieu de la rue pour regarder - comme autrefois, à la promenade, quand sa bonne, mais allons donc ! allons ! le tirait, - il passait vite et n'entravait jamais la circulation sur la chaussée ; il passait devant les objets, même les plus accueillants, même les plus animés, sans leur jeter un regard de connivence.

Nathalie Sarraute, *Tropismes*, 1939.

Vers l'analyse – p. 53

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses borbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.
Louis-Ferdinand Céline,

Voyage au bout de la nuit, 1932.

Exercice 1 p. 54

[M]ême le dreyfusisme de Swann était utile à Odette. Livrée à elle-même, elle se fût peut-être laissé aller à faire aux femmes chics des avances qui l'eussent perdue.

Tandis que les soirs où elle traînait son mari dîner dans le faubourg Saint-Germain,

Swann, restant farouchement dans son coin, ne se gênait pas, s'il voyait Odette se

faire présenter à quelque dame nationaliste, de dire à haute voix : « Mais voyons,

Odette, vous êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait une platitude de

votre part de vous faire présenter à des antisémites. Je vous le défends. »

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, 1921.

Vers l'analyse – p. 55

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure
Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, « Le Pont Mirabeau »,
1912, *Alcools*, 1913.

Exercice 6 p. 57

Le même genre de félicité que m'avaient donné les dalles inégales m'envahit ; les sensations étaient de grande chaleur encore mais toutes différentes, mêlées d'une odeur de fumée apaisée par la fraîche odeur d'un cadre forestier ; et je reconnus que ce qui me paraissait si agréable était la même rangée d'arbres que j'avais trouvée ennuyeuse à observer et à décrire, et devant laquelle, débouchant la canette de bière que j'avais dans le wagon, je venais de croire un instant, dans une sorte d'étourdissement, que je me trouvais, tant le bruit identique de la cuiller contre l'assiette m'avait donné, avant que j'eusse eu le temps de me ressaisir, l'illusion du bruit du marteau d'un employé qui avait arrangé quelque chose à une roue de train pendant que nous étions arrêtés devant ce petit bois.

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

Vers l'analyse – p. 57

C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au-delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours.

Gustave Flaubert, *Correspondance*.

Vers l'analyse – p. 59

Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande : c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître d'hôtel de M. Fouquet, qui l'était présentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête était capable de contenir tout le soin d'un État ; cet homme donc que je connaissais, voyant que ce matin à huit heures la marée n'était pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront dont il a cru qu'il était accablé, et, en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terrible accident a causé dans cette fête. »

Madame de Sévigné, *Lettre du 24 avril 1671*.

1. mande : écris.

Vers l'analyse - p. 61

Et la mer et l'amour ont l'amer en partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Pierre de Marbeuf, *Recueil de vers*, 1628.

Exercice 3 p. 63

Anne (par jeu) me jecta de la neige,
Que je cuidoyis froide certainement :
Mais c'estoit feu, l'experience en ay je,
Car embrasé je fuz soubdainement.
Puis que le feu loge secretement
Dedans la neige, ou trouveray je place
Pour n'ardre point ? Anne, ta seule grace
Estaindre peult le feu que je sens bien,
Non point par eau, par neige, ne par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

Clément Marot, *Épigrammes*, LI, 1538.

Vers l'analyse – p. 63

A Un jour vers midi [à Paris], sur la plate-forme arrière d'un autobus à peu près complet [...], j'aperçus un personnage au cou fort long qui portait un feutre mou entouré d'un galon tressé [...]. Cet individu interpella tout à coup son voisin en prétendant que celui-ci faisait exprès de lui marcher sur les pieds [...].

B Je plate-d'autobus-formaisco-foultitudinaire-ment dans un espace-temps lutécio-méridienal et voisinais avec un longicol tresseautourduchapeauté morveux. Lequel dit à un quelconquanonyme : « Vous me bousculapparaissez. »

Raymond Queneau, « Récit » et « Composition de mots », *Exercices de style*, 1947.

Vers l'analyse – p. 65

Figaro – Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter...

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3, 1784.

Vers l'analyse – p. 67

Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la Cour.

– Que me faites-vous envisager, Madame, s'écria Monsieur de Clèves. Je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. Madame de Clèves ne répondit point ; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé :

« Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

– Eh bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. [...] Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la Cour.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

Vers l'analyse – p. 69

Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose [...] sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez¹ ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus², s'il n'avait intelligence avec vous³ ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron⁴ qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ?

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

- 1. baillez** : donnez.
- 2. vous courir sus** : vous charger (au sens militaire).
- 3. avoir intelligence** : avoir conclu un accord.
- 4. larron** : voleur.

Vers le bac – p. 70

Ah ! le néant de cet acte d'accusation ! Qu'un homme ait pu être condamné sur cet acte, c'est un prodige d'iniquité. Je défie les honnêtes gens de le lire, sans que leur cœur bondisse d'indignation et crie leur révolte, en pensant à l'expiation démesurée, là-bas, à l'île du Diable. Dreyfus sait plusieurs langues, crime ; on n'a trouvé chez lui aucun papier compromettant, crime ; il va parfois dans son pays d'origine, crime ; il est laborieux, il a le souci de tout savoir, crime ; il ne se trouble pas, crime ; il se trouble, crime. Et les naïvetés de rédaction, les formelles assertions dans le vide ! On nous avait parlé de quatorze chefs d'accusation : nous n'en trouvons qu'une seule en fin de compte, celle du bordereau ; et nous apprenons même que, les experts n'étaient pas d'accord, qu'un d'eux, M. Gobert, a été bousculé militairement, parce qu'il se permettait de ne pas conclure dans le sens désiré. On parlait aussi de vingt-trois officiers qui étaient venus accabler Dreyfus de leurs témoignages. Nous ignorons encore leurs interrogatoires, mais il est certain que tous ne l'avaient pas chargé ; et il est à remarquer, en outre, que tous appartenaient aux bureaux de la guerre. C'est un procès de famille, on est là entre soi, et il faut s'en souvenir : l'état-major a voulu le procès, l'a jugé, et il vient de le juger une seconde fois.

Émile Zola, « J'accuse », *L'Aurore*, 13 janvier 1898.

Vers le bac – p. 72

Par un petit matin, j'ai vu à Tizi-Ouzou des enfants en loques disputer à des chiens kabyles le contenu d'une poubelle. À mes questions, un Kabyle a répondu : « C'est tous les matins comme ça. » Un autre habitant m'a expliqué que l'hiver, dans le village, les habitants, mal nourris et mal couverts, ont inventé une méthode pour trouver le sommeil. Ils se mettent en cercle autour d'un feu de bois et se déplacent de temps en temps pour éviter l'ankylose. Et la nuit durant, dans le gourbi misérable, une ronde rampante de corps couchés se déroule sans arrêt. Ceci n'est sans doute pas suffisant puisque le Code forestier empêche ces malheureux de prendre le bois où il se trouve et qu'il n'est pas rare qu'ils se voient saisir leur seule richesse, l'âne croûteux et décharné qui servit à transporter les fagots. Les choses, dans la région de Tizi-Ouzou, sont d'ailleurs allées si loin qu'il a fallu que l'initiative privée s'en mêlât. Tous les mercredis, le sous-préfet, à ses frais, donne un repas à 50 petits Kabyles et les nourrit de bouillon et de pain. Après quoi, ils peuvent attendre la distribution de grains qui a lieu au bout d'un mois.

Albert Camus, « Misère de la Kabylie »,
Alger républicain, 1938.

Vers le bac – p. 74

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »
Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.
Je serai sous la terre, et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, « Quand vous serez bien vieille »,
Sonnets pour Hélène, 1578.

Vers le bac – p. 76

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, « Demain, dès l'aube », 1847,
Les Contemplations, 1856.

Vers le bac – p. 78

Et Georges Duroy monta l'escalier. Il était un peu gêné, intimidé, mal à l'aise. Il portait un habit pour la première fois de sa vie, et l'ensemble de sa toilette l'inquiétait. Il la sentait défectueuse en tout, par les bottines non vernies mais assez fines cependant, car il avait la coquetterie du pied, par la chemise de quatre francs cinquante achetée le matin même au Louvre, et dont le plastron trop mince se cassait déjà. Ses autres chemises, celles de tous les jours, ayant des avaries plus ou moins graves, il n'avait pu utiliser même la moins abîmée. Son pantalon, un peu trop large, dessinait mal la jambe, semblait s'enrouler autour du mollet, avait cette apparence fripée que prennent les vêtements d'occasion sur les membres qu'ils recouvrent par aventure. Seul, l'habit n'allait pas mal, s'étant trouvé à peu près juste pour la taille. Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait. Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885.

Vers le bac – p. 80

Je l'ai vue descendre du taxi, devant la cantine, la canne à la main, une gauloise aux lèvres et, sous le regard goguenard des troufions, elle m'ouvrit ses bras d'un geste théâtral, attendant que son fils s'y jetât, selon la meilleure tradition [...] :

- Guynemer¹ ! Tu seras un second Guynemer ! Tu verras, ta mère a toujours raison !

Je sentis le sang me brûler la figure, j'entendis les rires derrière mon dos, et déjà, avec un geste menaçant de la canne vers la soldatesque hilare étalée devant le café, elle proclamait, sur le mode inspiré :

- Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele d'Annunzio², Ambassadeur de France - tous ces voyous ne savent pas qui tu es !

Je crois que jamais un fils n'a haï sa mère autant que moi, à ce moment-là. Mais, alors que j'essayais de lui expliquer dans un murmure rageur qu'elle me compromettait irrémédiablement aux yeux de l'armée de l'air, et que je faisais un nouvel effort pour la pousser derrière le taxi, son visage prit une expression désespérée, ses lèvres se mirent à trembler, et j'entendis une fois de plus la formule intolérable, devenue depuis longtemps classique dans nos rapports :

- Alors, tu as honte de ta vieille mère ? D'un seul coup, tous les oripeaux de fausse virilité, de vanité, de dureté, dont je m'étais si laborieusement paré, tombèrent à mes pieds [...].

Je n'entendais plus les rires, je ne voyais plus les regards moqueurs, j'entourais ses épaules de mon bras et je pensais à toutes les batailles que j'allais livrer pour elle, à la promesse que je m'étais faite, à l'aube de ma vie, de lui rendre justice, de donner un sens à son sacrifice et de revenir un jour à la maison, après avoir disputé victorieusement la possession du monde à ceux dont j'avais si bien appris à connaître, dès mes premiers pas, la puissance et la cruauté.

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960.

1. Georges Guynemer (1894-1917) est un célèbre aviateur de la Première Guerre mondiale.

2. Gabriele d'Annunzio (1863-1938) est un grand écrivain italien, pilote pendant la Première Guerre mondiale.

Vers le bac – p. 82

BÉRÉNICE, *se levant*

Arrêtez, arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

(à Titus)

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais : je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.

Jean Racine, *Bérénice*, V, 7, 1670.

Vers le bac – p. 84

Chaque fois qu'à ce banc je vais chercher les fleurs,
Je promets à mon Dieu, dont l'appui me délaisse,
De n'y plus retourner. J'y retourne sans cesse.
– Mais lui ! voilà trois jours qu'il n'est pas revenu
– Blessé ! – Qui que tu sois, ô jeune homme inconnu !
Toi qui, me voyant seule et loin de ce qui m'aime,
Sans rien me demander, sans rien espérer même,
Viens à moi, sans compter les périls où tu cours ;
Toi qui verses ton sang, toi qui risques tes jours
Pour donner une fleur à la reine d'Espagne ;
Qui que tu sois, ami dont l'ombre m'accompagne,
Puisque mon cœur subit une inflexible loi,
Sois aimé par ta mère et sois béni par moi !
Vivement et portant la main à son cœur.

Oh ! sa lettre me brûle ! –

Retombant dans sa rêverie.

[...] *Elle déplie la lettre résolument et lit.*

« Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là

« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;

« Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile ;

« Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut ;

« Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut. »

Victor Hugo, *Ruy Blas*, II, 2, 1838.

Exercice 1 p. 86

La reine. – Prions. (*Elle s'agenouille devant la madone¹.*)

– Secourez-moi, madame ! Car je n'ose

Élever mon regard jusqu'à vous ! (*Elle s'interrompt.*)

– Ô mon dieu !

La dentelle, la fleur, la lettre, c'est du feu !

(*Elle met la main dans sa poitrine et en arrache une lettre froissée, un bouquet desséché de petites fleurs bleues et un morceau de dentelle taché de sang qu'elle jette sur la table ; puis elle retombe à genoux.*)

Vierge ! astre de la mer ! Vierge ! espoir du martyr !

Aidez-moi ! – (*S'interrompant.*)

Cette lettre ! (*Se tournant à demi vers la table.*)

Elle est là qui m'attire. (*S'agenouillant de nouveau.*)

Je ne veux plus la lire ! – Ô reine de douceur !

Vous qu'à tout affligé Jésus donne pour soeur² !

Venez, je vous appelle ! –

(*Elle se lève, fait quelques pas vers la table, puis s'arrête, puis enfin se précipite sur la lettre, comme cédant à une attraction irrésistible.*)

Oui, je vais la relire

Une dernière fois ! Après, je la déchire !

Victor Hugo, *Ruy Blas*, drame en 5 actes, II, 2, 1838.

1. La madone est une statue de la Vierge Marie qui est posée dans la pièce et devant laquelle la reine prie à genoux. Marie est la protectrice des malheureux.

2. « vous que Jésus donne pour sœur (compatissante) à tout malheureux ».

Exercice 2 p. 87

Premier porteur. – Oh là là ! Pour lourd, on peut dire qu'il est lourd.

Deuxième porteur. – Dame ! un roi

C'est toujours lourd un roi.

Premier porteur. – Pas seulement qu'il est lourd... Faut remarquer qu'il s'alourdit.

Deuxième porteur. – C'est pt'ête qu'il est de plus en plus roi. Faut dire que c'était

un grand arbre. [...] (Ils déposent le corps.)

Vastey, aux porteurs. Qu'on le mette debout.

Dans le mortier gâché. Tourné vers le sud.

C'est bien. Non pas couché, mais debout.

Qu'il se fraie lui-même, dans la difficulté de la pierre et l'industrie du rocher inventé

de main d'homme, sa route !

Et, lui ayant trouvé tout seul sa stature,

que la lune, rouge au bout de la flèche,

suspende sa torche épouvantable !

Madame Christophe. – Et ce pays t'aura refusé jusqu'à l'oreiller de mousse du

crapaud !

Et ton pays t'aura dénié la cave de boue du scarabée

Homme reculeur de bornes

Homme forgeur d'astres

dure étreinte chaude

grand cœur froidi déjà dans la distance

défais-toi de ton orgueil de pierre !

Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, III, 9, 1963.

Exercice 1 p. 88

[...] puisque vous me forcez à vous l'avouer, moins je le vois et plus je sens le désir de le voir : son absence, qui devrait l'effacer de ma mémoire, ne sert qu'à me persuader sa déférence¹ pour mes ordres. Je ne pousse pas un soupir, où je ne m'imagine que les siens répondent, et jugeant de ses peines par les miennes, il se fait en moi un combat de pitié, d'amour et de devoir, qui semble déchirer mon âme, et dont les effets sont si cruels pour elle que de quelque côté que penche la victoire, elle me sera toujours également funeste.

Madame de Villedieu, « Qu'on ne peut donner si peu de puissance à l'amour qu'il n'en abuse », *Les Désordres de l'amour*, 1676.

1. Déférence : respect.

Exercice 2 p. 88

Donc j'étais là, assise toute seule comme une dinde sur mon tabouret,
j'avais
mangé mon riz thaï mon poulet thaï, j'avais tiré la langue le plus loin
possible
vers l'assiette pour lécher la sauce, parce que ces abrutis ne m'avaient
pas donné
de cuiller et que je ne pouvais pas en demander, j'avais oublié le mot pour
dire
cuiller, comment tu veux manger de la sauce avec des baguettes. [...]
Pourtant, cuiller quoi de plus simple, évidemment que je le sais, ça se dit
spoon,
spoon avec trois o ronds comme sa fesse. J'ai progressé depuis,
maintenant c'est
français que je ne sais plus parler, ou plus vraiment, peut-être ça va
revenir en
écrivain, peut-être, j'espère, je ne sais pas, je m'en fiche. En Thaïlande,
d'ailleurs,
c'est une cuiller et une fourchette qu'ils utilisent, pas des baguettes, c'est
en tout
cas ce que mon père m'a raconté. Mais il n'est jamais allé en Thaïlande,
mon
père, seulement en Chine ou au Japon, alors qu'est-ce qu'il en sait.

Lise Charles, *Comme Ulysse*, 2015.

Exercice 3 p. 89

Une moitié de la chevelure pend dans le dos, l'autre main ramène en avant de l'épaule l'autre moitié. Sur ce côté (le côté droit) la tête s'incline, de manière à mieux offrir les cheveux à la brosse. Chaque fois que celle-ci s'abat, tout en haut, derrière la nuque, la tête penche davantage et remonte ensuite avec effort, pendant que la main droite – qui tient la brosse – s'éloigne en sens inverse. La main gauche – qui entoure les cheveux sans les serrer, entre le poignet, la paume et les doigts – lui laisse un instant libre passage et se referme en rassemblant les mèches à nouveau, d'un geste sûr, arrondi, mécanique, tandis que la brosse continue sa course jusqu'à l'extrême pointe. [...] Plus à gauche encore, le visage ne laisse voir qu'un profil perdu¹. Mais au-delà, c'est la surface du miroir, qui renvoie l'image du visage entier, de face, et le regard – inutile sans doute pour la surveillance du brossage – dirigé en avant comme il est naturel. »

Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, 1957.

1. **Perdu** : tourné vers l'arrière.

Exercice 1 p. 90

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc, et songent...
Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre
De peur de déranger le sommeil des odeurs.
De lointains roulements arrivent de la ville...
La poussière, qu'un peu de brise soulevait,
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles.
Nous avons tous les jours l'habitude de voir
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé dans la vie,
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

Anna de Noailles, « Il fera longtemps clair ce soir »,
Le Cœur innombrable, 1901.

Exercice 2 p. 91

En la forêt d'Ennuyeuse Tristesse,
Un jour m'advint, où seul je cheminais,
Que je croisai l'Amoureuse Déesse
Qui m'appela, demandant où j'allais.
Je répondis que Fortune m'avait
Depuis longtemps exilé dans ce bois,
Et qu'à bon droit on pouvait m'appeler
L'homme égaré qui ne sait où il va.
En souriant, pleine de gentillesse,
Elle répondit : « Ami, si je savais
Pourquoi tu es mis dans cette détresse,
À mon pouvoir volontiers t'aiderais ;
Car jadis j'ai mis ton cœur dans la voie
Des plaisirs, je ne sais qui l'en ôta ;
Il me déplait qu'à présent je te voie
L'homme égaré qui ne sait où il va. »
- « Hélas ! », dis-je, souveraine Princesse,
« Mon sort savez, pourquoi le vous dirais-je ?
C'est par la Mort qui fait à tous rudesse,
Qui m'a repris celle que tant j'aimais,
En qui était tout l'espoir que j'avais,
Qui me guidait. Tant elle m'accompagna
En son vivant, que jamais je n'étais
L'homme égaré qui ne sait où il va. »
« Aveugle suis, je ne sais où aller ;
De mon bâton, pour que je ne me fourvoie,
Je vais tâtant mon chemin çà et là ;
C'est malheureux qu'il convient que je soie
L'homme égaré qui ne sait où il va ! »

Charles d'Orléans, « En la forêt d'Ennuyeuse
Tristesse », v. 1415-1440, langue modernisée.

Exercice 1 p. 92

[...] il n'est pas possible à quiconque est un jour monté sur le grand Trottoir

roulant que sont les pages de Flaubert, au défilement continu, monotone, morne, indéfini, de méconnaître qu'elles sont sans précédent dans la littérature.

Laissons de côté, je ne dis même pas les simples inadvertances, mais la correction

grammaticale ; c'est une qualité utile mais négative (un bon élève, chargé de

relire les épreuves de Flaubert, eût été capable d'en effacer bien des fautes).

En tous cas il y a une beauté grammaticale (comme il y a une beauté morale,

dramatique, etc.) qui n'a rien à voir avec la correction. C'est d'une beauté de ce

genre que Flaubert devait accoucher laborieusement.

Marcel Proust, « À propos du "style" de Flaubert »,
La Nouvelle Revue Française, 1920.

Exercice 9 p. 93

Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. On ne le croira pas du premier coup, mais certes cela est vrai : ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran. Toujours il s'est trouvé que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ont été appelés par lui, pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés, et communs aux biens de ses pilleries. Ces six dressent si bien leur chef, qu'il faut pour la société qu'il soit méchant, non pas seulement par ses méchancetés mais encore par les leurs. Ces six ont six cents qui profitent sous eux, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents en tiennent sous eux six mille, qu'ils ont élevés au pouvoir, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main¹ à leur avarice et cruauté, qu'ils exécutent celles-ci quand il est temps, et qu'ils fassent tant de maux par ailleurs qu'ils ne puissent se maintenir que sous l'ombre de leurs supérieurs, ni s'exempter des lois et des punitions que par eux. Grande est la suite qui vient après cela, et qui voudra s'amuser à dévider ce filet, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions par cette corde se tiennent au tyran.

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

1. tiennent la main : participent.

Exercice 2 p. 99

Winnie. – Où est-ce que tu étais tout ce temps ? (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu faisais tout ce temps ? (*Un temps.*) Ta toilette ? (*Un temps.*) Tu ne m'as pas entendue crier ? (*Un temps.*) Tu t'étais coincé dans ton trou ? (*Il lève les*

yeux vers elle.) C'est ça, Willie, regarde-moi. (*Un temps.*) Repais tes vieux yeux,

Willie. (*Un temps.*) Il en reste quelque chose ? (*Un temps.*) Quelques restes ?

(*Un temps.*) Je n'ai pas pu refaire ma beauté, tu sais. (*Il baisse la tête.*) Toi tu es

encore reconnaissable, en un sens. (*Un temps.*) Tu penses venir vivre de ce côté

maintenant... une petite saison peut-être ? (*Un temps.*) Non ? (*Un temps.*)

Tu ne

faisais que passer ? (*Un temps.*) Tu es devenu sourd, Willie ? (*Un temps.*)

Muet ?

(*Un temps.*) Oh je sais, tu n'as jamais été causant, Winnie sois à moi je t'adore et

finie fleurette, la parole est aux offres et demandes. (*Yeux de face.*) Enfin quelle

importance, ça aura été quand même un beau jour, après tout, encore un.

(*Un*

temps.)

Samuel Beckett, *Oh les beaux jours*, II, 1961.

Exercice 1 p. 102

Les chefs-d'œuvre du passé sont bons pour le passé : ils ne sont pas bons pour nous. Nous avons le droit de dire ce qui a été dit et même ce qui n'a pas été dit d'une façon qui nous appartienne, qui soit immédiate, directe, réponde aux façons de sentir actuelles et que tout le monde comprendra. [...]
Si la foule ne vient pas aux chefs-d'œuvre littéraires, c'est que ces chefs-d'œuvre sont littéraires, c'est-à-dire fixés, et fixés en des formes qui ne répondent plus aux besoins du temps. Loin d'accuser la foule et le public, nous devons accuser l'écran formel que nous interposons entre nous et la foule. (108 mots)

Antonin Artaud, « Pour en finir avec les chefs-d'œuvre »,
Le Théâtre et son double, 1938.

Exercice 2 p. 103

Janine Bouchard, psychothérapeute, se dit choquée par l'agressivité larvée de Big Brother : « Son nom est tiré du roman d'anticipation de Georges Orwell, 1984, renvoie à un univers de violence psychologique où l'intimité est interdite, où chacun espionne tout le monde, où les individus sont réduits au statut de cobayes de laboratoire. »

Les participants ressentent-ils cette violence ? « J'ai vendu mon intimité pour un certain laps de temps, c'est tout », jurait en septembre, sur le plateau de l'émission de Mireille Dumas *Vie privée, vie publique*, un ancien participant du Big Brother espagnol, très loin de penser qu'il avait vendu un bien en principe inaliénable. « J'ai partagé une expérience passionnante avec d'autres personnes. Je n'ai montré que la "vraie vie" », affirmait le jeune homme. Le mot est lâché !

« Nous aimons *Big Brother* parce que nous y voyons de vrais gens dans la vraie vie ! », expliquent les téléspectateurs. Le quotidien dans sa banalité. (173 mots)

Isabelle Taubes, « Télé-réalité : la fausse vie des vrais gens », *Psychologies*, 2011.

Exercice 1 p. 104

Jeunes filles, qui demain serez des femmes, prenez conscience de la beauté de votre tâche, tâche de choix où l'esprit et le goût peuvent s'employer d'une façon continue, où le cœur s'élargit, où la vie est multipliée ; tâche admirable par l'idéal qui l'inspire et le but qu'elle se propose. [...] Quels que soient ses dons intellectuels ou artistiques, une femme peut faire plus, elle ne peut faire mieux que fonder un foyer ; aussi fera-t-elle sagement d'y demeurer si la nécessité ne l'oblige pas à travailler au-dehors. [...] Si vous avez assez pour mener une vie saine, bien que simple, n'allez pas sacrifier le vrai bonheur à la recherche de jouissances que le snobisme surtout rend désirables. (118 mots)

Mme Foulon-Lefranc, *La Femme au foyer*, 1946.

Exercice 2 p. 105

L'accès au pouvoir, quel qu'il soit, pose les femmes en situation de *double bind*¹ :

si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs obligés de la « féminité » et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir ; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables ou inadaptées à la situation. [...] Cette combinaison contradictoire d'ouverture et de fermeture, de retenue et de séduction, est d'autant plus difficile à réaliser qu'elle est soumise à l'appréciation des hommes qui peuvent commettre des erreurs d'interprétation inconscientes ou intéressées. C'est ainsi que, comme l'observait une informatrice, devant les plaisanteries sexuelles, les femmes n'ont souvent d'autre choix que de s'exclure ou de participer, au moins passivement, pour essayer de s'intégrer, mais en s'exposant alors à ne plus pouvoir protester si elles sont victimes du sexisme ou du harcèlement sexuel. (149 mots)

Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, 1998.

1. double bind : injonctions contradictoires.

Exercice 3 p. 105

Je vous ai dit au début de cette conférence que Shakespeare avait une sœur [...].
Cette sœur de Shakespeare mourut jeune... hélas, elle n'écrivit jamais le moindre mot. [...] Or j'ai la conviction que cette poétesse, qui n'a jamais écrit un mot [...], vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en nombre d'autres femmes qui ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de laver la vaisselle et de coucher les enfants. Mais elle vit ; car les grands poètes ne meurent pas ; ils sont des présences éternelles ; ils attendent simplement l'occasion pour apparaître parmi nous en chair et en os. Cette occasion, je le crois, il est à présent en votre pouvoir de la donner à la sœur de Shakespeare. Car voici ma conviction : si nous vivons encore un siècle environ [...] et que nous avons toutes cinq cents livres de rente et des chambres qui soient à nous seules ; si nous acquérons l'habitude de la liberté et le courage d'écrire exactement ce que nous pensons [...] alors l'occasion se présentera pour la poétesse qui était la sœur de Shakespeare de prendre cette forme humaine à laquelle il lui a si souvent fallu renoncer.
(206 mots)

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1929.

Exercice 1 p. 106

[U]n critique est quelqu'un qui n'est pas capable de voir directement certaines choses. Il ne peut les voir qu'indirectement, [...] grâce à l'action d'un autre, qui est l'auteur « critiqué ». Un aveugle à qui des yeux sont prêtés, un sourd qui acquiert la faculté d'entendre, un non-poète qui reçoit le don de poésie, voilà ce que c'est qu'un critique. Bref, en devenant un, j'accède d'abord à toute une richesse objective que je percevais très mal ou pas du tout directement, mais j'accède encore à une subjectivité seconde. Disons, en somme, que je me remplace par meilleur que moi. Je troque mon être à moi, dont je ne connais que trop les limitations et les sottises, contre un autre être qui a l'avantage d'être à la fois autre et moi. Ses façons de sentir, de penser, de parler, deviennent miennes, donc familières, sans cesser pourtant d'être non miennes et par conséquent étranges. Être critique, c'est se trouver la proie d'une sorte de phénomène de paramnésie, où la chose que l'on voit, l'être que l'on est, c'est à la fois du déjà vu et du jamais vu. (188 mots)

Georges Poulet, *Les Chemins actuels de la critique*, 1968.

Exercice 2 p. 107

La triste expérience de découvrir qu'en dépit de nos souhaits Hamlet, Robert Jordan et le prince Andreï sont voués à la mort – que les choses se passent d'une certaine façon et ainsi pour toujours, en dépit des aspirations et des espoirs que nous formons au cours de notre lecture – nous fait trembler comme si nous sentions sur nous le doigt du destin. Nous prenons conscience que nous ne pourrions jamais savoir si le capitaine Achab, [dans *Moby Dick*,] capturera la baleine blanche. [...] Ce que les grandes tragédies ont d'irrésistible procède du fait que leurs héros, au lieu d'échapper à un destin atroce, plongent au fond de l'abîme (qu'ils ont en général creusé de leurs propres mains) parce qu'ils n'ont aucune idée de ce qui les attend ; et nous, qui voyons clairement vers quoi ils courent comme des aveugles, nous ne pouvons pas les arrêter. [...] Mais pour peu que nous comprenions véritablement leur destin, nous commençons à soupçonner que nous aussi, citoyens de l'ici-et-maintenant, nous rencontrons souvent notre destin tout simplement parce que nous pensons notre monde comme les personnages de fiction pensent le leur. [...] Voilà pourquoi les grands personnages de fiction deviennent si souvent de suprêmes exemples de la condition humaine « réelle ». (210 mots)

Umberto Eco, *Confessions d'un jeune romancier*, 2011.

Exercice 2 p. 108

Les œuvres vivantes n'en finissent pas d'agiter la littérature et d'infléchir son cours. Périodiquement, elles sortent de leur éloignement pour revenir se jeter dans la bagarre, prendre part aux luttes du moment, se ranger dans l'un ou l'autre camp et participer à sa défaite ou à sa victoire. Il en était ainsi de Stendhal, au lendemain de la dernière guerre. Son style sec, direct, parfaitement naturel et comme allant de soi, pur de toute redondance, dénué de toute coquetterie, dépouillé à l'extrême, transparent, invisible, qu'on traverse pour atteindre le but vers lequel de toute urgence on se sent poussé, était considéré comme le modèle de l'écriture la plus moderne. Le dernier cri. Des écrivains parmi les plus réputés n'hésitaient pas à le pasticher, à la grande satisfaction des critiques et des directeurs de revues. En ce moment, notre maître à tous, c'est Flaubert. Sur son nom l'unanimité s'est faite : il est précurseur du roman actuel. (156 mots)

Nathalie Sarraute, « Flaubert le précurseur », *Preuves*, 1965.

Exercice 3 p. 109

Nous avons trop tendance, quand nous pensons au plagiat, et donc au vol d'idées, à concevoir celles-ci comme des formes fixes – tels des objets matériels

aux limites nettes qu'il suffit de transporter pour en devenir propriétaires

–,

qu'un écrivain serait susceptible de dérober à un autre pour se les approprier.

Or les idées ne sont pas des substances rigides, mais, comme les textes dans

lesquelles elles viennent temporairement se déposer, des êtres vivants qui ne

cessent de se mouvoir et de se transformer.

Tausk fait découvrir à Freud cette réalité terrifiante que les idées ne sont pas seulement possédées, mais *possédantes*, et qu'elles disposent d'une vie

propre, ou, si l'on veut encore, que nous en sommes moins les propriétaires

que les locataires. Contrairement à notre corps physique, nos idées ne nous

appartiennent pas. Elles ont parfois été pensées par d'autres, elles sont parfois,

en même temps que chez nous, en cours de penser chez nos contemporains, nous

pouvons également nous les faire subtiliser. (165 mots)

Pierre Bayard, *Le Plagiat par anticipation*, 2009.

Commentaire composé p. 118

ELMIRE. On tient que mon mari veut dégager sa foi
Et vous donner sa fille : Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE. Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE. C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE. Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE. Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE. L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles,

[...] Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite,
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable ;
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.

Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.

En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude :
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE. La déclaration est tout à fait galante ;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.

Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE. Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Molière, *Le Tartuffe*, 1669.

Commentaire composé p. 119

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, – mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins. Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression ? – L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre ou d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleur goût, mais elle est trop passive, – et ce sacrifice odorant... c'est faire à l'opresseur trop bon compte vraiment. Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant-bouche dont il ne fait pas hérissier les papilles. Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que suscite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit. Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, – il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle

de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, - la dureté relative et la verdeur (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.

Francis Ponge, « L'orange », *Le Parti pris des choses*, 1942.

Contraction de texte p. 120

Dans l'Encyclopædia Universalis, Yves Suaudeau définit l'ethnocentrisme à partir

de deux attitudes distinctes.

Attitude collective à caractère anthropocentrique, l'ethnocentrisme correspond aux différentes formes que prend le refus de la diversité des cultures. La négation des cultures « autres » en laquelle consiste l'ethnocentrisme se manifeste, notamment, de [deux] façons différentes : répudiation pure et simple des autres cultures ; négation par assimilation à soi. [...]

I. Nier l'humanité de l'autre

Le rejet pur et simple des formes de culture éloignées de celles auxquelles les

membres d'une société s'identifient peut se manifester diversement : il se traduit

notamment dans deux formes de négation, ou verbale, ou physique et directe. Dans

la civilisation occidentale et dès l'Antiquité gréco-latine, l'application du terme

générique de Barbaroi¹ aux peuples non helléniques² exprime bien le frisson, sinon

une certaine répulsion des Grecs face aux manières de vivre, de croire ou de penser

qui leur étaient étrangères ; il y a là, traduit dans le langage, un rejet direct, ayant

valeur de négation franche, des cultures autres que grecques. Par l'application

générale du terme « barbare », les Grecs refusent de reconnaître la diversité des

autres cultures, l'appartenance des étrangers à des sociétés autres et en même temps

l'identité propre de ces cultures, de ces sociétés et des individus qui les composent.

De plus, l'épithète même de *barbaros* renvoyant étymologiquement à la forme [...]

inférieure du langage des oiseaux, son application indistincte à tout donné étranger

équivalait à refuser à celui-ci ce caractère hautement humain que le Grec accorde à

son langage. L'usage d'une telle épithète exprime donc, à l'extrême, une réduction de

l'humanité à la seule hellénité³. De même, plus tard, la qualification de « sauvage »

(l'adjectif latin *silvester* désigne tout ce qui est « de la forêt ») rejette dans une

catégorie de l'infrahumain des individus et des sociétés auxquelles on attribue un genre de vie qui les rapproche plus de la vie animale que de la culture humaine.

Un tel ethnocentrisme, ainsi manifesté, laisse apparaître une distinction fondée sur l'opposition entre nature et culture : pour nombre de Grecs de même que pour maints colons européens des Temps modernes, le « barbare » et le « sauvage » sont situés et apparaissent aux marges, à la limite d'un système qui est celui de la culture du locuteur⁴. [...]

Outre cette façon, fort ancienne, de répudier les cultures en niant la singularité de l'autre, il existe une forme également immédiate de répudier celui-ci qui se manifeste dans des formes de destruction directe : destruction à terme des conditions de subsistance des différentes cultures et des conditions de survie des sociétés qui les véhiculent, l'ethnocide de même que le génocide sont des manifestations à caractère hautement ethnocentrique. De tels processus ou actes correspondent à une attitude qui atteint par violence la personne physique de l'autre et tout ce qui touche à sa culture.

À la différence de la négation verbale de l'autre, qui reste quelque chose d'indistinct, ces deux pratiques nient l'autre dans son mode d'existence collective spécifique, et se justifient par projection sur les sociétés visées de stéréotypes, d'images figées par les jugements préconçus. Ainsi, aux yeux des membres de la société destructrice, l'action apparaît bonne et même bénéfique ; les cultures et/ou les communautés atteintes sont d'emblée jugées « autres », donc inférieures, et cette infériorité est considérée comme mauvaise. Tout se passe comme si l'esprit des sociétés dominatrices fonctionnait sur un modèle à la fois essentialiste⁵, manichéen⁶ et autistique⁷. Ces sociétés croient qu'elles concentrent en elles-mêmes l'« humanité », l'« être », le « vrai » et le « bien » ; elles attribuent aux autres communautés une réalité moindre, et jugent leurs données culturelles inférieures, erronées, et parfois même mauvaises. Ainsi ethnocide et

génocide constituent-ils, compte tenu des jugements qui les fondent, une forme de destruction directe de l'autre telle que, par négation directe et physique, elle rend impensable la distance à celui-ci.

II. Assimiler l'autre à soi

Outre les répudiations pures et simples des autres cultures, l'ethnocentrisme⁸ fonctionne aussi, comme pratique négative, par assimilation de l'autre à soi. [...]

L'acte négateur fait alors connaître l'autre comme non distant, comme identique, ce qui interdit de poser le problème de la différence et de reconnaître l'identité et l'originalité de l'autre culture. D'un tel ethnocentrisme, on trouve des exemples dans certaines « mesures » d'assimilation des minorités ethniques et/ou culturelles qu'adoptent certains pays. Ainsi, qu'il s'agisse, au XIX^e siècle, de l'attitude du gouvernement des États-Unis manifestée dans ses législations les plus favorables à l'égard des Indiens ou des mesures de francisation adoptées en 1965 et destinées à intégrer les Indiens de la Guyane française, les pratiques assimilationnistes expriment souvent une vision ethnocentrique et sont homogènes à l'ethnocentrisme fondamental qui les anime. La volonté d'assimilation chez les tenants d'une culture qui imposent par décision administrative ou politique leurs règles à une autre culture repose sur un ensemble d'idées erronées : l'état dans lequel se trouve telle autre population est considéré comme un stade vers une civilisation plus parfaite, celle du locuteur. Corrélativement, les données propres au cadre naturel, au mode de vie et aux expressions culturelles afférentes⁹ sont considérées comme négligeables, et méconnues sinon inconnues. Un tel stéréotype repose sur un faux évolutionnisme qui s'appuie sur deux idées : d'une part, l'idée selon laquelle il y aurait des degrés sur le chemin de la civilisation – ce qui suppose l'existence de moindres civilisations –, d'autre part, l'idée de changement possible de l'enveloppe culturelle¹⁰. Cette

conception évolutionniste implique donc que celui, individu ou société, qui pense ainsi vit sa culture comme une enveloppe, un donné interchangeable. Ainsi, et tel est l'un des principaux résultats de l'assimilation, en disant que l'autre « est un moindre soi » et en prétendant l'assimiler, l'homme d'une culture donnée nie la distance qui le sépare d'une culture autre pour ne pas reconnaître en elle un système différent. (1016 mots)

Yves Suaudeau, « Ethnocentrisme », *Encyclopædia Universalis*.

1. Barbaroi : en grec, « personne qui n'est pas grecque » et par extension « barbare ». **2. Non helléniques** : qui n'étaient pas Grecs. **3. Hellénité** : culture grecque. **4. Locuteur** : énonciateur, personne qui parle. **5. Essentialiste** : qui part d'un cas particulier pour en faire une nécessité universelle ; **6. Manichéen** : opposant les civilisations l'une contre l'autre ; **7. Autistique** : incapable de communiquer avec les autres. **8. Ethnocentrisme** : comportement d'un individu qui consiste à surestimer inconsciemment son groupe culturel ou géographique, et à sous-estimer par principe (souvent à travers une série de préjugés) les autres groupes culturels ou géographiques. **9. Afférentes** : associées. **10. Enveloppe culturelle** : culture personnelle d'un individu envisagée comme un élément enveloppant, un vêtement remplaçable.

Commentaire p. 122

Elle s'était appuyée contre l'embrasure de la mansarde, et elle relisait la lettre avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d'attention, plus ses idées se confondaient. Elle le revoyait, elle l'entendait, elle l'entourait de ses deux bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à grands coups de bélier, s'accéléraient l'un après l'autre, à intermittences inégales. Elle jetait les yeux tout autour d'elle avec l'envie que la terre croulât. Pourquoi n'en pas finir ? Qui la retenait donc ? Elle était libre. Et elle s'avança, elle regarda les pavés en se disant :
- Allons ! allons !
Le rayon lumineux qui montait d'en bas directement tirait vers l'abîme le poids de son corps. Il lui semblait que le sol de la place oscillant s'élevait le long des murs, et que le plancher s'inclinait par le bout, à la manière d'un vaisseau qui tanguait. Elle se tenait tout au bord, presque suspendue, entourée d'un grand espace. Le bleu du ciel l'envahissait, l'air circulait dans sa tête creuse, elle n'avait qu'à céder, qu'à se laisser prendre ; et le ronflement du tour ne discontinuait pas, comme une voix furieuse qui l'appelait.
- Ma femme ! ma femme ! cria Charles.
Elle s'arrêta.
- Où es-tu donc ? Arrive !
L'idée qu'elle venait d'échapper à la mort faillit la faire s'évanouir de terreur ; elle ferma les yeux ; puis elle tressaillit au contact d'une main sur sa manche : c'était Félicité.
- Monsieur vous attend, Madame ; la soupe est servie.
Et il fallut descendre ! il fallut se mettre à table ! »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

Contraction de texte p. 123

Dans la conclusion d'une étude sur les tribus amérindiennes d'Amérique du Sud, Claude Lévi-Strauss s'interroge sur les tabous sociaux qui varient d'une culture à l'autre, et sur les imperfections internes à chaque société. Aucune société n'est parfaite. Toutes comportent par nature une impureté incompatible avec les normes qu'elles proclament, et qui se traduit concrètement par une certaine dose d'injustice, d'insensibilité, de cruauté. Comment évaluer cette dose ? L'enquête ethnographique y parvient. Car, s'il est vrai que la comparaison d'un petit nombre de sociétés les fait apparaître très différentes entre elles, ces différences s'atténuent quand le champ d'investigation s'élargit. On découvre alors qu'aucune société n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité¹ dont l'importance paraît approximativement constante et qui correspond peut-être à une inertie spécifique qui s'oppose, sur le plan de la vie sociale, aux efforts d'organisation. Cette proposition surprendra l'amateur de récits de voyages, ému au rappel des coutumes « barbares » de telle ou telle peuplade. Pourtant, ces réactions à fleur de peau ne résistent pas à une appréciation correcte des faits et à leur rétablissement dans une perspective élargie. Prenons le cas de l'anthropophagie qui, de toutes les pratiques sauvages, est sans doute celle qui nous inspire le plus d'horreur et de dégoût. On devra d'abord en dissocier les formes proprement alimentaires, c'est-à-dire celles où l'appétit pour la chair humaine s'explique par la carence d'autre nourriture animale, comme c'était le cas dans certaines îles polynésiennes. De telles fringales², nulle société n'est moralement protégée ; la famine peut entraîner les hommes à manger n'importe quoi : l'exemple récent des camps d'extermination le prouve. Restent alors les formes d'anthropophagie qu'on peut appeler positives, celles

qui relèvent d'une cause mystique, magique ou religieuse : ainsi
l'ingestion
d'une parcelle du corps d'un ascendant ou d'un fragment d'un cadavre
ennemi,
pour permettre l'incorporation de ses vertus ou encore la neutralisation de
son
pouvoir ; outre que de tels rites s'accomplissent le plus souvent de
manière
fort discrète, portant sur de menues quantités de matière organique
pulvérisée
ou mêlée à d'autres aliments, on reconnaîtra, même quand elles revêtent
des
formes plus franches, que la condamnation morale de telles coutumes
implique
soit une croyance dans la résurrection corporelle qui serait compromise
par
la destruction matérielle du cadavre, soit l'affirmation d'un lien entre l'âme
et le corps et le dualisme correspondant, c'est-à-dire des convictions qui
sont
de même nature que celles au nom desquelles la consommation rituelle
est
pratiquée, et que nous n'avons pas de raison de leur préférer. D'autant
plus que
la désinvolture vis-à-vis de la mémoire du défunt, dont nous pourrions faire
grief au cannibalisme, n'est certainement pas plus grande, bien au
contraire, que
celle que nous tolérons dans les amphithéâtres de dissection.
Mais surtout, nous devons nous persuader que certains usages qui nous
sont
propres, considérés par un observateur relevant d'une société différente,
lui
apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble
étrangère à la notion de civilisation. À les étudier du dehors, on serait
tenté
d'opposer deux types de société : celles qui pratiquent l'anthropophagie,
c'est à-
dire qui voient dans l'absorption de certains individus détenteurs de forces
redoutables le seul moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre
à profit ;
et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu'on pourrait appeler
l'anthropopémie
(du grec *émeïn*, vomir) ; placées devant le même problèmes, elles ont
choisi
la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du
corps
social en les tenant temporairement ou définitivement isolés, sans contact
avec
l'humanité, dans des établissements destinés à cet usage. À la plupart des
sociétés

que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde ; elle nous marquerait à leurs yeux de la même barbarie que nous serions tentés de leur imputer en raison de leurs coutumes symétriques. Des sociétés, qui nous paraissent féroces à certains égards, savent être humaines et bienveillantes quand on les envisage sous un autre aspect. Considérons les Indiens des plaines de l'Amérique du Nord qui sont ici doublement significatifs, parce qu'ils ont pratiqué certaines formes modérées d'anthropophagie, et qu'ils offrent un des rares exemples de peuple primitif doté d'une police organisée. Cette police (qui était aussi un corps de justice) n'aurait jamais conçu que le châtement du coupable dût se traduire par une rupture des liens sociaux. Si un indigène avait contrevenu aux lois de la tribu, il était puni par la destruction de tous ses biens : tente et chevaux. Mais du même coup, la police contractait une dette à son égard ; il lui incombait d'organiser la réparation collective du dommage dont le coupable avait été, pour son châtement, la victime. Cette réparation faisait de ce dernier l'obligé du groupe, auquel il devait marquer sa reconnaissance par des cadeaux que la collectivité entière – et la police elle-même – l'aidait à rassembler, ce qui inversait de nouveau les rapports ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, au terme de toute une série de cadeaux et de contre-cadeaux, le désordre antérieur fût progressivement amorti et que l'ordre initial eût été restauré. Non seulement de tels usages sont plus humains que les nôtres, mais ils sont aussi plus cohérents, même en formulant le problème dans les termes de notre moderne psychologie : en bonne logique, l'« infantilisation » du coupable impliquée par la notion de punition exige qu'on lui reconnaisse un droit corrélatif³ à une gratification, sans laquelle la démarche première perd son efficacité, si même elle n'entraîne pas des résultats inverses de ceux qu'on espérait. Le comble de l'absurdité étant,

à notre manière, de traiter simultanément le coupable comme un enfant pour nous autoriser à le punir, et comme un adulte afin de lui refuser la consolation ; et croire que nous avons accompli un grand progrès spirituel parce que, plutôt que de consommer quelques-uns de nos semblables, nous préférons les mutiler physiquement et moralement. De telles analyses, conduites sincèrement et méthodiquement, aboutissent à deux résultats : elles instillent un élément de mesure et de bonne foi dans l'appréciation des coutumes et des genres de vie les plus éloignés des nôtres, sans pour autant leur conférer des vertus absolues qu'aucune société ne détient. Et elles dépouillent nos usages de cette évidence que le fait de n'en point connaître d'autre [...] suffit à leur prêter. (1017 mots)

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

1. Iniquité : injustice. **2. Fringales** : faims, famines. **3. Corrélatif** : en conséquence, du même coup.

Commentaire p. 125

Allégeance

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ;
qui au juste l'aima ?
Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L'espace qu'il parcourt est ma fidélité. Il dessine l'espoir et léger l'éconduit. Il est prépondérant sans qu'il y prenne part.
Je vis au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s'inscrit son essor, ma liberté le creuse. Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l'aima et l'éclaire de loin pour qu'il ne tombe pas ?

René Char, « Allégeance », *Éloge d'une soupçonnée*, 1988.